Alfred et Françoise Brauner

L'ENFANT DÉRÉEL

HISTOIRE des AUTISMES

DEPUIS LES CONTES DE FÉES

fictions littéraires et réalités cliniques



sciences de l'homme

Privat

Reliure Depel

Sciences de l'homme

Simone Crapuchet (dir.), *Sciences de l'homme et professions sociales*
Pr J.-M. Coldefy et Dr J.-M. Ourghourlian, *Approche psychosomatique de la pratique médicale et chirurgicale*
Jacques Birouste et Jean-Pierre Martineau (dir.), *Psychologie et sexualité*
Mathilde du Ranquet (dir.), *La supervision en travail social*
Bernard Lory, *La politique d'action sociale*
Robert Laverne et Jacques Pierre, *L'efficacité sociale*
André Berge (dir.), *Etre parent aujourd'hui*
Jean Reboul, *La femme, le médecin et la stérilité*
Charles Lefebvre, *Qualité de la vie, vie de qualité*
Dr Bernard Brusset, *L'assiette et le miroir*
Dr Henri Sztulman (dir.), *Œdipe et psychanalyse d'aujourd'hui*
Geneviève Poujol et R. Labourie (dir.), *Les cultures populaires*
Raymond-François Fourasté, *Les maladies mentales et leur traitement*
Christian Mériot, *Les lapons et leur société*
Guy Maruani (dir.), *Psychiatrie et éthique*
Jean-Marc Dutrenit, *Sociologie et compréhension du travail social*
Bernard Honoré et Joël Bricon (dir.), *Former les enseignants*
Pierre Marchais, *Les processus psychopathologiques de l'adulte*
Marie-Jean Sauret, *Croire ?*
Claude Veil (dir.), *Vivre dans la différence*
Jean-Claude Guyot, *Quelle médecine, pour quelle société ?*
Bernard Honoré (dir.), *Former à l'hôpital*
Louis Not (dir.), *Perspectives piagétiennes*
Robert Dailly (dir.), *Les déficiences intellectuelles de l'enfant*
Haydée Marcos-Sigal, *La signification de la naissance du premier enfant*
Jean Ambrosi, *La gestalt thérapie revisitée*
Nicole Fabre et Gilbert Maurey, *Le rêve-éveillé analytique*
Pr Joseph Fursay-Füsswerk, *La chute des idoles*

L'ENFANT DÉRÉEL

HISTOIRE des AUTISMES

DEPUIS LES CONTES DE FÉES

fictions littéraires et réalités cliniques

BIBLIOTHEQUE DE FRANCE



3 7513 00174000 9

L.3.34-M5-9456

2000 - 289014



PRINCIPAUX OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS
(ou de l'un d'eux)

L'Unanimisme de Jules Romains, thèse, 1934.
Les enfants espagnols, Barcelone, 1938.
Les répercussions psychiques de la guerre moderne sur l'enfance, thèse (« Ces enfants ont vécu la guerre »), E.S.F. 1946.
Nos livres d'enfants ont menti, Sabri, 1951.
Pour en faire des hommes, Sabri, 1954.
De la coopération entre médecins et pédagogues, thèse, 1957.
De la musicalité des arriérés mentaux, G.R.P.E., 1959 (collab.).
Titine et l'éducation moderne, G.R.P.E., 1963.
Quelques médications psychotropes avec le Dr Designolle, G.R.P.E., 1962.
Pour élever un enfant déficient mental (2 vol.), G.R.P.E., 1964, 4 éditions.
Pré-lecture (avec M. Dussourd), G.R.P.E., 1965, 5 éditions.
Lecture à progression lente (avec M. Dussourd), G.R.P.E., 1966.
Mots-Affiches (pré-lecture) (avec M. Pelletier), G.R.P.E., 1967.
Examen de l'acuité visuelle (enfants sans langage), G.R.P.E., 1968.
Exercices musicaux de psycho-motricité (avec M. Cospen), Deva, 1969.
Recherches sur le pré-calcul, E.S.F., 1970.
Les enfants des confins, témoignage, Grasset, 1976.
Dessins d'enfants de la guerre d'Espagne, G.R.P.E., 1976.
L'expression psychotique chez l'enfant, P.U.F., 1978.
Ecrits de E. Séguin (avec A. Michelet), G.R.P.E., 1980.
Vivre avec un enfant autistique, P.U.F., 2e éd., 1982, prix Monza, année des handicapés.
Progressions éducatives pour handicapés mentaux, P.U.F., 1983.

Films pédo-psychiatriques

Pour en faire des hommes, cinémath. Sandoz.
Trois enfants psychotiques s'expriment, cinémath. Sandoz, film primé, Paris, 1967.
Loin du monde (autisme), cinémath. Sandoz, film primé, Paris.
Comédiens QI ± 50, cinémath. Sandoz et Spécia, film sélectionné, Tours.
Maison sans fenêtre, cinémath. Spécia, 1re prix du Festival de New York, 1979.
Enfants-masques, cinémath. Sandoz.
Inadaptés de 15 à 20, G.R.P.E.

Abrév. : G.R.P.E. : Groupement de recherches pratiques pour l'enfance.

Alfred et Françoise Brauner

L'ENFANT DÉRÉEL

HISTOIRE des AUTISMES

DEPUIS LES CONTES DE FÉES

fictions littéraires et réalités cliniques

sciences de l'homme

Privat

Alfred Brauner

Docteur ès lettres
Ancien directeur, fondateur des Centres de traitement éducatif
Secrétaire général du Groupement
de recherches pratiques pour l'enfance
Ancien président de la Société française
de psychopathologie de l'expression

Françoise Brauner

Ancien médecin-directeur des Centres de traitement éducatif
pour enfants et adolescents déficients mentaux
à handicaps multiples, Saint-Mandé (Val-de-Marne)

I.S.B.N. 2-7089-7426-2

© 1986 Editions Privat

14, rue des Arts, 31068 Toulouse cedex

Je n'ai pas découvert l'autisme. Il a existé avant. D'ailleurs, je n'ai pas quitté mon chemin pour le trouver. C'est un cas de « serendipité ». Vous savez ce que c'est ? Un prince du nom de Serendip s'en alla, et trouva un merveilleux trésor sans l'avoir cherché. Eh bien ! je n'ai rien cherché ! J'ai vu un certain nombre d'enfants qui m'ont impressionné à cause de la manière dont ils se présentèrent, qui est particulièrement caractéristique, et que j'ai discutée dans un article, en 1943 ... J'ai senti que je voyais quelque chose d'unique.

Léo Kanner,
au premier congrès de l'Association nationale
pour enfants autistiques (N.S.A.C.),
17 juillet 1969, San Francisco.



Le canard « vermeilleux »
Dessin de Josette, adolescente autistique,
illustrant une de nos chansons très aimée des enfants :
« Un petit canard nage, nage ... » (mélodie utilisée
comme introduction de la cassette
Radio-France : « Les enfants des confins », 1985).
Commentaire de l'enfant : « Pattes cachées - dessous ».



Léo Kanner



Véronique et son cube



L'enfant à la tête de mort
Ce tableau, peint par Werdmüller (XVII[e] siècle), se trouve à la *Zentralbibliothek* de Zurich. Il a inspiré à Gottfried Keller l'épisode du peintre (cf. p. 141-155). Nous devons le document et les renseignements aux docteurs Martin et Anita Keller, Zurich.

Introduction

Nous ne nous attendions pas à l'intérêt qu'a suscité notre idée de rechercher dans le passé les comportements des générations face à la folie de l'enfant. Beaucoup d'amis ont contribué à l'effort.

Mais d'où vient cet intérêt pour l'autisme infantile, du moins dans les pays riches où l'on n'a pas, pour le moment, des soucis de nourriture et où l'on préfère ne pas penser à la guerre qui se prépare au-dessus de nos têtes ? D'où vient cette curiosité généralisée de la part d'un public nullement préparé aux lectures scientifiques et qui cherche, dans les magazines illustrés de tous niveaux, des textes concernant ces enfants perdus sur le chemin de la maturation de l'être humain ? D'où vient cette curiosité pour ces enfants bizarres qui ignorent autrui et déambulent comme s'ils étaient seuls au monde ? Il existe depuis vingt ans, rien qu'en langues anglaise et française, bien plus d'écrits imprimés sur les psychoses infantiles, avec ou sans autisme, que sur les risques que comporte une guerre atomique qui nous concerne tous. Or, la maladie que l'on étudie ou contemple ainsi ne touche environ que quatre naissances sur dix mille, pour les formes caractérisées.

Simple curiosité d'en savoir davantage sur un phénomène qui fait peur sans vraiment toucher les voyeurs ? De tous temps, la folie a impressionné les hommes. Ajax, dans un accès de rage folle, n'a-t-il pas égorgé tout le troupeau de l'armée

grecque devant Troie ? De tous temps, la folie a frappé les personnalités les plus sensibles, les plus fragiles parmi les humains : Ophélie n'a pu supporter la tragédie d'Hamlet et a sombré dans le néant. Mais c'étaient là des personnes adultes. Ce qui inquiète, trouble et intrigue est justement que, dans l'autisme infantile précoce, ce sont des enfants à peine arrivés dans notre monde qui, apparemment, s'en détournent aussitôt, à moins qu'ils n'aient jamais pu y entrer.

La science n'a pas encore pu trouver d'explication satisfaisante à ces phénomènes pathologiques. On a commencé par rechercher une seule cause, une seule étiologie pour ce qui paraissait un syndrome bien déterminé : l'autisme infantile précoce décrit par Léo Kanner, en 1943. La psychanalyse, notamment, a mis en cause des traumatismes survenus chez le très jeune enfant dans la relation mère-enfant, le rejet maternel inconscient jouant un rôle primordial.

Or, on découvre, jour après jour, des « autismes » qui sont associés à des maladies ou atteintes très diverses : chromosomiques, génétiques, métaboliques, neurologiques, virales ... De ce fait, la recherche, dans un effort véritablement international, s'oriente de plus en plus vers la physiopathologie et la biochimie. Les progrès réalisés au cours des dernières décennies dans le domaine du fonctionnement du système nerveux central permettent d'autres hypothèses. On a découvert l'importance de certains neuromédiateurs, notamment la sérotonine, et la coopération de tous les spécialistes laisse espérer l'élaboration d'une action thérapeutique médicamenteuse prochaine.

Ce sont là des perspectives. En attendant, nous ne disposons pour l'essentiel que de l'action humaine « aux mains nues ». Les éducateurs et rééducateurs spécialisés cherchent à perfectionner ce qui existe de sain dans la petite personne et, si l'effort est entrepris très précocement, les résultats ne manquent pas, encourageants mais terriblement limités. Les psychologues, pour leur part, essaient d'établir les contacts, les communications entre l'enfant et l'entourage, mais, là encore, ce qui est obtenu doit plus à la personne du thérapeute qu'à ses théories.

On imagine difficilement, en regardant de l'extérieur, la somme colossale d'énergie et de dévouement nécessaire pour accomplir un tel travail. Il existe encore, nombreux, en dépit

de la professionnalisation croissante, des éducatrices et éducateurs débordant d'affection que ne découragent ni l'absence de réponses de la part de l'enfant, ni le travail pénible avec l'enfant sans autonomie. Alors, la question se pose de savoir ce qui soutient tant d'enthousiasme, tout comme nous avons voulu savoir les raisons d'une curiosité aussi massive devant l'enfant autistique.

Certes, nous tous, même dans les efforts qu'honnêtement nous croyons désintéressés, cherchons à justifier notre existence sur cette terre, notre raison d'être. Nous voulons avoir vécu utilement, car c'est là le sens de la vie, et nous cherchons la tâche qui répond à une telle définition.

Il y a davantage : une éducatrice, avec une grande honnêteté, a expliqué : « J'ai découvert, chez ces enfants si repliés sur eux-mêmes, l'image parfaite de mon propre désarroi dans la vie, face à cette société froide et impitoyable ».

Dès lors, un risque certain apparaît. Il s'agit de bien savoir si nous faisons ce travail ingrat au service des enfants qui en tirent un certain bénéfice, ou pour notre propre satisfaction ou notre propre soulagement.

Un jour, Marie-Louise, une de nos anciennes « élèves », est revenue nous voir, au Centre, heureuse de retrouver cet univers de son enfance. Car elle avait trente ans, maintenant. Elle avait beaucoup vieilli. L'une des éducatrices présentes a contemplé avec effroi ce corps épais et disgracieux, et elle s'en est détournée. Une autre éducatrice, qui connaissait bien Marie-Louise, a questionné : « Tu es venue en métro, toute seule ? Mais c'est merveilleux ! » Marie-Louise, rayonnante, a exhibé sa carte de transport hebdomadaire, et a répété avec un grand sourire : « Merveilleux ! ». Cette éducatrice avait à peine vu le vieillissement tellement elle était contente de l'autonomie obtenue par tant d'efforts éducatifs.

Une satisfaction altruiste comme celle-ci justifie-t-elle autant d'efforts ? Nous répondons par l'affirmative. Sans eux, l'enfant autistique aurait sans doute sombré dans l'arriération ; sans eux, la famille se serait brisée au cours des années ; sans eux, des frères et des sœurs auraient échoué dans l'existence, faute d'avoir eu une véritable vie familiale pendant leur enfance.

Et vous-mêmes, nous a-t-on demandé avec un peu de malice, qu'est-ce qui vous a poussés vers un tel travail ? Vous avez d'abord passé votre vie à sortir des enfants de sous les bombes,

à les sauver des pays où régnait l'ignominie du racisme, ou encore à accueillir les squelettes vivants survivants des camps d'extermination. Et depuis plus d'un quart de siècle, vous vous passionnez pour des enfants malades mentaux ! Est-ce du Ciel que vous attendez votre récompense ? Avouez qu'un tel travail eût été insupportable s'il ne vous avait pas procuré de profondes satisfactions.

C'est vrai qu'il fallait des motivations et que, autrement, les tâches n'étaient pas supportables à la longue. Pourtant, il y a une différence essentielle entre les deux périodes de notre vie : avoir sauvé des enfants pendant la guerre d'Espagne, pendant le règne d'un nationalisme dément et bestial, et après leur sortie de l'enfer des camps, c'était comme si nous avions tenté de retirer des vivants d'un brasier. On n'éprouve alors aucune satisfaction, seulement un énorme soulagement et, il faut l'avouer, une colère sans bornes. Un tel sauvetage nous a laissés meurtris. Mais, avoir réussi à faire s'épanouir un tant soit peu des enfants qui, sans notre travail, eussent mené une existence indigne de l'être humain, oui ! cela donne une satisfaction, voire de la joie, à nous-mêmes et à tous ceux qui ont participé à l'action en s'y engageant de toutes leurs forces.

A la suite de cette introduction, nous avions prévu un long chapitre, très scientifique : « Qu'est-ce que l'autisme ? ». Il s'agissait de dire de quoi nous parlions en remontant dans l'histoire des hommes. Mais ce chapitre a pris des dimensions pesantes. Il fallait tenir compte de tant d'opinions, hypothèses et théories qu'il restait peu de place pour le sujet du volume.

Lors d'un congrès sur l'autisme infantile qui vient de se tenir, un médecin a déclaré : « En l'état actuel des choses et des mots, il me semble que personne ne sait plus au juste ce qu'il faut entendre par "autisme". Nous avons donc renoncé au chapitre théorique. Nous ne savons peut-être plus ce qu'est l'autisme, mais nous savons bien ce que sont les centaines d'enfants autistiques que nous avons accueillis, éduqués, traités et aimés. C'est d'eux que parlera ce livre en recherchant les enfants qui ont vécu avant eux, il y a mille ou deux mille ans.

S'il n'était plus question de faire un long exposé théorique, du moins fallait-il répondre à cette question timide et simple : « Mais, comment les reconnaître, les distinguer d'un enfant

seulement un peu bêta ? ». Ce mot a réveillé en l'un de nous un souvenir d'enfance. En attendant tout ce que ce livre nous dira des enfants autistiques à travers l'histoire, nous aimerions raconter ce souvenir. Il démontre la différence entre un « fada » et un « bêta ». Un livre n'est pas plus scientifique qu'un autre parce qu'il se cantonne dans les sources catalogguées. Tout au long de notre exposé, fondé sur des recherches sérieuses, nous n'hésiterons pas à faire revivre les enfants que, personnellement, nous avons vu vivre aux temps présents.

Nous avions neuf ans. Comme c'est loin ! Le maître d'école de notre petite ville, à la rentrée des classes, nous a dit : « Ecoutez-moi bien. Voici un nouveau. Il s'appelle Gilles. Soyez très gentils avec lui, sinon il ne pourra pas rester avec nous. Et il devra aller vivre dans un hôpital et sera enfermé. Il est malade. Un peu "fada" si vous préférez. Ne riez pas. Ce n'est pas sa faute. C'est arrivé probablement lorsque sa mère a appris que son papa était mort pendant la guerre, dans les premiers jours. Alors voilà ».

Gilles était fait comme vous et moi. Les filles disaient même qu'il avait des yeux merveilleux, qu'il était beau, et elles s'y connaissent. Mais il était maigre comme un noisetier et, quand il gambadait, il levait les genoux comme pour enjamber une barrière tout au long du chemin. Ou alors, il marchait sur la pointe des pieds, levant les bras en l'air, et nous on lui criait : « Y a pas de cerises à cueillir, va ! ». Il ne louchait pas, mais ses yeux partaient sur le côté jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que du blanc sous la paupière. Lorsqu'on lui parlait gentiment, il mettait ses doigts dans ses oreilles et riait, riait ! Il savait parler, mais ne disait rien, sauf toutes les voyelles de l'alphabet l'une après l'autre. Toutefois, quand on lui faisait une petite misère pour voir ce qu'il dirait, il débitait des mots, mais si vite que c'était un tourbillon, en se cognant la tête avec ses poings.

Donc, nous avons été gentils avec lui, comme l'avait demandé le maître, pour qu'il ne soit pas enfermé. Mais vraiment, il n'est pas facile de vivre avec un « fada ». Un jour, il est venu avec nous au bois de Saint-Jean où nous avions tendu une embuscade aux garçons d'un village voisin qui venaient dans notre école, et s'occupaient trop de nos filles. Nous étions bien camouflés, et Gilles était content avec sa branche feuillue sur la tête. Mais juste au moment où ils arrivèrent et alors que nous avions bien préparé nos armes, Gilles se leva et se mit à crier : « Peur ! Peur ! Tu as peur ! Gilles a peur ! ».

Evidemment, tout était fichu et, puisque les autres étaient dix-neuf et que nous n'étions que onze ou douze avec Gilles, c'est nous qui avons été rossés. Alors, Gilles a pris une raclée, enfin pas trop forte quand même, et, à la prochaine expédition, nous l'avons enfermé dans le vieux moulin. Il y est resté plusieurs fois et un jour, nous avons découvert que, à force de se taper la tête contre une poutre, toujours la même, qui était un peu vermoulue, il avait fait un creux avec son front, dans le bois. Fallait le faire !

Pour que les choses soient bien claires, il faut redire que Gilles n'était pas un bêta, un simplet. Parce que nous en avions un autre qui ne comprenait rien du tout. Roland avait déjà douze ans, et il était encore dans la même classe que nous qui avions neuf ans en moyenne, mais il ne savait même pas écrire les lettres. En contrepartie, il était costaud comme un bûcheron, et têtu

comme une mule. Avec lui aussi, nous avions une histoire, et elle fera comprendre toute la différence entre un « fada » et un « bêta ».

A l'époque où nous étions enfants, les garçons étaient plutôt séparés des filles. Enfin, autant que les adultes y parvenaient ! Pour faire causette avec une fille, il fallait la guetter en dehors des maisons et, surtout, veiller à ce que personne ne le sache !

Donc, un jour, nous avons vu arriver Sophie, une jolie blonde de notre âge, avec de longues nattes et une jupe à fleurs. A mon avis, elle l'avait un peu cherché, car son chemin habituel passait ailleurs.

Il faut dire aussi que pour les garçons qui n'avaient pas de sœur, la question brûlante était de savoir comment les filles étaient faites et, vraiment, il n'y avait pas moyen de le savoir. Alors, nous nous sommes dit : voilà l'occasion ou jamais ! Nous avons dit à Roland : « C'est vrai, tu es fort, mais la Sophie, tu ne pourrais pas la retourner en l'air ! ». « Que si ! cria Roland. Comme ça que je la prendrai dans les bras, et h'nam ! je l'embrasserai ! ». « Surtout pas, elle le dirait au curé. Faut simplement la retourner, les jambes en l'air, et la tenir par les pieds si tu es vraiment costaud. » Et Roland l'a retournée comme un lapin. Sophie a hurlé et elle n'avait même pas sa culotte. On a tous regardé, mais, à vrai dire, il n'y avait rien à voir de spécial, juste un petit pli en bas du ventre, quasiment rien et nous étions déçus. Nous l'avons remise debout, lui avons donné du chocolat, elle a promis qu'elle ne dirait rien à personne puisque c'était seulement pour voir si Roland était si fort que cela, et elle lui a fait un sourire. Elle a tenu parole, mais Roland est allé dire à tout le monde comment il avait fait parce qu'il était si costaud, et cela s'est su ... Voilà ce que c'est un imbécile, tandis que Gilles est un « fada ».

Voici donc que commence la longue histoire des enfants dont on dit qu'ils sont « autistiques ». En fait, nous savons seulement qu'ils sont très différents des autres enfants.

Nous les avons recherchés dans les contes merveilleux de la tradition populaire, puis dans les livres savants et dans ceux des écrivains.

Au départ, nous nous sommes reprochés d'entreprendre là un voyage de luxe dans le passé, où nous pensions qu'il n'y avait rien à prendre pour les enfants vivant aujourd'hui. Nous nous sommes trompés : le voyage fut passionnant et, on le verra, instructif.

Un bibliothécaire nous a demandé où il fallait classer notre ouvrage : psychiatrie infantile ? médecine ? histoire ? sociologie ? psychologie ? ... Nous avons écrit dans la case vide : « Enfance ».

1

Le temps des fées et des rois

Les contes et les enfants de fées

Remontons à des temps très lointains, sans dates. Les contes et les légendes sont la mémoire des peuples. Or, tout y correspond à quelque réalité d'antan. Mais ces réalités étaient des superstitions inspirées par la peur devant les dangers de la nature sauvage, devant les agressions entre hommes, devant les misères. Rares étaient les joies.

Beaucoup de récits nous sont parvenus grâce à la transmission orale qui n'a cessé de broder autour des thèmes familiers, grâce aussi à des conteurs exceptionnels qui ont su créer un ensemble admirable, comme l'est *la Kalewala*[1] en Finlande. Au cours du XIX^e^ siècle qui est celui des nationalismes naissants à l'échelle de larges unités ethniques et économiques, notamment à la suite des conquêtes napoléoniennes, les savants ont commencé la collecte des contes populaires dans la bouche de gens simples, conteurs nés. C'est ainsi que les frères Grimm doivent de très nombreux récits à Frau Viermännin qui savait les répéter sans en changer un mot.

1. *La Kalewala* est une imposante œuvre épique nationale composée de « chants » populaires rassemblés par Lönnrot, en 1835. En 1985, toute la Finlande a fêté les 150 ans de ce trésor.

Aujourd'hui, ces conteurs ont disparu et les traditions orales se sont perdues. Les campagnes isolées ont été ouvertes brutalement, par les chemins de fer et les routes d'abord, par l'implantation industrielle ensuite, qui a changé la mentalité des habitants. La radio et la télévision ont tué l'imagination populaire. Quelques associations luttent laborieusement contre l'oubli. Les régions qui ont le plus longtemps été épargnées sont l'Irlande et certaines régions « attardées » de l'Europe. C'est là que la recherche a pu se poursuivre longtemps, constatant l'existence de thèmes, structures, symbolismes et types de héros bien au-delà des différences nationales.

Parmi ces thèmes se trouve celui des jeunes enfants échangés par les mauvais esprits contre des monstres. Il est plus répandu qu'on ne le pense et surtout constant à travers des variations de détail. Ce thème semble abriter une des grandes angoisses humaines des temps passés.

Nos recherches se sont étendues aux pays anglo-saxons et germaniques. Notre connaissance des langues slaves n'est pas suffisante pour permettre une étude approfondie de ces contes. Déjà, devant la richesse des trésors folkloriques celtiques et germaniques, une vie de chercheur ne suffit guère.

L'enfant français possède actuellement une littérature extrêmement soignée et riche. Mais, en dépit de l'existence d'un certain nombre de contes – notamment en Bretagne, en Normandie et en Auvergne – étonnamment proches des thèmes irlandais, l'enfant, en France, n'a jamais baigné dans cette ambiance féerique que l'on trouve chez nos voisins des îles Britanniques et d'outre-Atlantique.

Il ne s'agit pas de discuter ici si, au plan éducatif ou psychologique, cette féerie dans les chambres d'enfants est salutaire ou non ou s'il faut se méfier de cette face invisible de notre planète pour rester rationaliste. Nous avons eu, personnellement, une éducation très cartésienne et moderne, mais le monde des contes nous a été ouvert, au même titre que celui de la musique, de la poésie, du théâtre, du jeu, et nous ne le regrettons nullement. L'univers des contes n'a jamais été propre à l'enfant, il n'a été créé ni par ni pour l'enfant. Il s'agit de survivances qui ont appartenu aux adultes. Dans bien des cas, il s'agissait de croyances avoisinant les certitudes.

Mais, tout comme les enfants sont heureux dans le grenier remplis d'objets du passé familial; ils le sont avec certains

« contes merveilleux » qui font rêver, même s'ils savent que ces histoires sont inventées. C'est dire que nous ne pensons pas que ces belles histoires « pas vraies » puissent aider les enfants à bâtir leur personnalité.

Tout de suite après la libération de la France, en 1945, il n'existait pas un seul livre pour enfants dans les librairies. On manquait surtout de papier. Alors, en s'approvisionnant au marché noir, quelques éditeurs publiaient, à petit tirage, des éditions de luxe en reprenant des œuvres « classiques » comme celles de la comtesse de Ségur. Une discussion très vive s'engagea. Nous défendions le point de vue qu'il était urgent d'éditer des livres de classe et documentaires, et non des contes de fées. Nous avons même écrit un pamphlet, *Nos livres d'enfants ont menti*, que l'on ne nous a jamais pardonné, et qu'il faut comprendre dans le contexte de l'époque. Car nous aimons beaucoup les contes merveilleux, mais pas toujours l'usage qui en est fait.

Les enfants dont il s'agit dans le présent ouvrage sont des « enfants de fées ». L'enfant « fada » est celui qui a été touché par une fée. Certes, les gens ont des expressions multiples pour désigner un tel enfant : c'est « un dingue », « un toqué », « un cinglé », « un timbré », c'est « un qui a une araignée dans la tête ». Mais ceux qui cherchent un mot un peu gentil, diront : « Il est fada ».

« Fada » est un mot merveilleux, dans tous les sens. Il vient tout droit du royaume des fées, des bonnes fées ! Chez Perrault, la clé de Barbe-Bleue, à laquelle il ne fallait pas toucher, était *fée*. Littré, qui a consacré une demi-page au mot, rappelle que les vieux contes disaient : « Je vous fée et refée ! ».

Il existe un verbe en provençal, *fadar* (ou *faidar*), qui correspond à *hadar* en espagnol, à *fatare* en italien. Il signifie que l'on peut « douer quelqu'un ou quelque chose de propriétés magiques ». L'étymologie du mot est, simplement, *fata*, dérivé de *fatum*, le destin, employé pour *Parque*. *Fada* existe pour la fée, en Provence et jusqu'au Portugal. Dans le canton de Vaud, on trouve *fatha* et *fada*, côte à côte. Et nous avons *fadette*.

Dans le vocabulaire moderne, lorsqu'on raconte des contes anciens, le mot « fée » désigne, dans l'esprit du conteur, une femme belle, gracieuse, tout en blanc et or. Pour celle qui est méchante, on ajoute « mauvaise fée » ; c'est toujours une femme vieille, revêche, qu'il ne faut pas fâcher et qui est même dangereuse : elle a ensorcelé bien plus d'une vraie princesse ou fille aux cheveux d'or.

En pensant aux centaines d'enfants autistiques que nous avons connus et aimés, l'idée que suggère le mot « fada », à savoir qu'ils viennent du royaume des fées, a quelque chose de consolant !

Une remarque encore : « fada » n'a rien à voir, il nous semble, avec le mot latin *fatuus* qui signifie : sot. C'est important à dire, car, dans la plupart des cas, les enfants autistiques ne sont pas bêtes. Tout simplement, ils ne se retrouvent pas dans le monde des réalités parce que leurs perceptions sont comme déréglées. Les raisons ? Justement, la science ne les a pas encore découvertes, mais elle les trouvera sûrement, un jour prochain.

Toutefois, et cela est essentiel, ils peuvent sombrer dans la déficience mentale si personne ne vient se charger de leur éducation, avec des méthodes adaptées. Ils en ont besoin au même titre que les autres enfants qui peuvent aller dans une école. Quant aux méthodes, elles relèvent du savoir-faire, de l'art – comme la médecine est un art qui demande de l'intuition – et de l'amour. Dans un univers rassurant, tout devient possible avec ces enfants bizarres. Mais un charlatan peut les tuer.

C'est l'Irlande qui, de tous temps, a été peuplée par le *Good People* et par les Irlandais[2]. Le « Bon Peuple » habite « ailleurs », mais, à vrai dire, tout près des hommes. Les habitants, très souvent, les voient, généralement de loin, en habits tantôt bleus, tantôt blancs, rouges et verts, ou encore différemment, quoiqu'il ne doive pas y avoir des modes.

Ces êtres d'à côté viennent chez les hommes, dans des situations que nous aurons à étudier. Il arrive qu'ils invitent des humains, isolément, à venir dans leurs demeures, mais, parfois, ils les y entraînent de force ou par la ruse.

---

2. Le présent chapitre a été grandement enrichi par la documentation annotée sur la littérature populaire celtique que nous a envoyée Mrs. Jill Hays O'Connor (U.S.A.). Elle était l'éducatrice de la petite Elly, fillette autistique dont la mère, Clara Park, a décrit admirablement la très bonne évolution grâce à des efforts éducatifs systématiques (*The Siege* 1967, en français *L'histoire d'Elly*, Paris, Calmann-Lévy, 1972). Mrs. Jill Hays O'Connor a beaucoup travaillé sur le folklore irlandais. Dans une lettre à Clara Park, elle a écrit : « Tout au long de cette recherche sur les enfants ravis par le *Good People*, j'ai toujours pensé à Elly ». Nous espérons qu'à travers notre livre, les enfants comme Elly profiteront de son travail.

Ces demeures sont apparemment des collines d'aspect banal, ou des bâtisses ruinées comme celles qui se dressent contre l'horizon dans bien des paysages, parfois même il ne s'agit que d'une grange, du moins aux yeux de ceux qui les regardent sans rien y voir. En réalité, à l'intérieur, se trouvent de vastes salles et bien des merveilles. On a pu entendre un grand nombre de récits précis de gens qui affirment y avoir été et en être revenus. Une sage-femme y a passé sept années (là ou ailleurs, mais pourquoi en douter ?). Les plus exposées à de tels voyages sont les sages-femmes et les nourrices. Les premières sont appelées de jour et de nuit pour assister une femme en couches, et doivent traverser de longues distances, à travers un paysage obscur et hostile où, forcément, bien des « rencontres » sont possibles. Or les fées, elles aussi, ont des enfants, et elles ont besoin d'assistance à l'accouchement comme toute femme, et elles aimeraient que leurs bébés reçoivent le bon lait humain des nourrices. C'est à partir de là que les choses se compliquent.

Les fées, qui savent accomplir des miracles, envient les femmes humaines pour leur existence chaleureuse. Alors, elles viennent dans les demeures des hommes et, à un moment propice, placent leur progéniture dans le berceau, emportant le bébé qui s'y trouvait. Par sorcellerie, le nouvel occupant ressemble comme un frère au bébé disparu, de sorte que la maman ne se doute de rien jusqu'au moment où les changements deviennent évidents.

Les avis divergent sur divers points qui ne sont pas des détails. C'est ainsi que, sans doute sous l'influence de l'Eglise catholique, on pensait aussi que les fées s'emparaient non pas de l'enfant, mais seulement de son âme, le corps et l'âme faisant deux. Ce qui explique que, en apparence, l'enfant était toujours dans son berceau. Mais son comportement était changé et, bientôt, sa peau se desséchait et se plissait, de sorte qu'il finissait par ressembler à un vieillard. Dans un autre conte, le bébé qui avait été placé dans le berceau n'avait que la moitié de la taille du vrai enfant. Sans doute les récits brodaient-ils autour de la réalité.

A lire les descriptions que les contes donnent abondamment des bébés placés là par les fées, on constate la présence d'anomalies physiques diverses, de sorte que, de toute évidence, les cas d'autisme infantile précoce ne représentent qu'une partie

des enfants « substitués ». On constate aussi qu'il n'est question que de garçons, quand le sexe de l'enfant est mentionné, et cet « antiféminisme » nous fait penser aux premières années de notre activité, après l'ouverture du premier centre de traitement, où nous « recevions » surtout des garçons, et seulement quelques rares filles. Depuis, les statistiques scientifiques ont établi que quatre ou cinq fois plus de garçons sont atteints « d'autisme infantile précoce », ce qui pourrait s'expliquer par le fait que les garçons ne sont porteurs que d'un seul chromosome X, alors que les filles en possèdent deux, ce second chromosome gonosome pouvant compenser d'éventuelles anomalies (voir le syndrome de l'X-fragile).

Voilà donc la mère désespérée en présence d'un enfant poussant des cris sauvages, perçants, continus. Il est incroyablement vorace[3] et, de ce fait, se développe au mieux, physiquement sinon psychiquement. Nul doute, les voisins et des « Sages » le confirmeront, l'enfant que voici n'est pas le sien. Il a été échangé par les fées. Or, ces bébés-fées ne sont pas forcément des nouveau-nés : ils peuvent avoir cent ans et davantage !

L'étude de la langue des contes peut être d'un précieux secours pour mieux pénétrer les coutumes d'antan. Les mots utilisés, leurs composants et les modifications qu'ils subissent révèlent les pratiques et les superstitions mieux que les chroniques qui relatent certains faits. Les mots qui existent pour « l'enfant substitué » sont révélateurs.

La langue anglaise possède un vocable que tout le monde anglo-saxon connaît : *the changeling*, dérivé bien évidemment de *to change, exchange* (changer, échanger). C'est que les contes font partie du patrimoine national bien plus que dans notre pays, et les enfants baignent dans un univers de féerie sans que cette éducation nuise, apparemment, à leur épanouissement intellectuel et au réalisme britannique.

Cependant, l'empire des *fairy tales* (contes merveilleux) est très vaste. Il englobe le pays haut de l'Ecosse où le mot correspondant, *sithbeire* (prononcez « chivaire »), désigne tous les enfants qui dévient de la normale. En Suède, *bortbyting* signifie « échangé de loin », le verbe *utbyta* voulant dire « échanger ».

3. Ces symptômes ne se trouvent pas chez tous les enfants autistiques dont certains sont, au contraire, « trop calmes » et refusent la nourriture.

En Norvège, *skiptungr* est le mot pour la grande famille des fées, donc aussi pour la créature placée dans le berceau du bébé humain. En Irlande, véritable patrie du *Good People*, le mot *omadhaun* englobe à la fois l'enfant substitué, l'enfant déficient mental et le fou. Or, la racine *amh* désigne un être féerique, un lutin, et se retrouve dans le *amadan* (*changeling*) dans les dialectes des Celtes d'Irlande et d'Ecosse.

On remarque la constante interpénétration des notions de « fées » et de « folie ». On constatera qu'il en est de même dans d'autres langues. Les Allemands possédaient deux mots différents pour l'enfant substitué par les esprits. Le premier est *Kielkropf*, en vieux haut allemand : *chel-chropf*, qui est attesté au XVI^e^ siècle déjà. Ce mot aurait été perdu s'il ne se trouvait pas dans le Faust de Goethe, ligne 6200. Méphistophélès offre ses services à Faust en disant : « Je peux vous servir, avec mes serviteurs à Kielkropf ». Dans ce mot, il y a deux éléments différents. Le premier, *Kiel*, n'a sans doute rien à voir avec l'actuel terme *Kiel* pour la quille d'un bateau, mais pourrait avoir la même origine que *Quelle* (source). Quant à *Kropf*, il s'agit couramment du « goitre » et, plus généralement, de tout ce qui est courbe, arrondi, enflé. *Kröpfen* signifie, en mécanique, courber une pièce métallique. Rapprochons de cette représentation le mot français « fou », car il nous vient du latin *follis* qui signifie « sac », « ballon plein d'air ». Le deuxième mot pour l'enfant substitué est *Wechselbalg*, encore parfaitement connu par les Allemands. Il se compose de *Wechsel* (le verbe *wechseln* signifie « changer », « échanger ») et de *Balg* (« peau animale » et « soufflet », par exemple dans une forge). On retrouve ici l'idée du creux et du vide. Le mot est venu à l'allemand, du français « baille », en passant par le flamand. Le verbe *balgen* signifie encore « se battre entre enfants », qui descend du moyen haut allemand *belgen*, « se mettre en colère », « enfler ». Aujourd'hui encore, on parle affectueusement d'un *Balg*, garçon indiscipliné. Pour une femme aux mœurs légères, le mot appartient au passé. Là encore, l'étymologie suggère le « tuyau » en boyaux d'animal, et le ventre enflé (en anglais, *belly* : ventre, *bellow* : soufflet).

Voici, pour nous servir d'illustration, un conte scandinave qui utilise l'idée de la peau animale, dans le contexte de la substitution d'enfant par les fées.

Il était une fois, près du lac Tiis, un brave couple qui avait la charge pénible d'un *changeling* qui leur avait été laissé par le peuple souterrain en échange de leur propre enfant qui n'avait pas été baptisé à temps. Ce *changeling* se comportait d'étrange manière et peu commune. Lorsqu'il n'y avait personne, il était plein de vie, courait sur les murs comme un chat, se nichait sous le toit, criant et braillant à pleine gorge. Mais dès qu'il y avait quelqu'un dans la salle, il sommeillait au bout de la table. Il était capable de manger pour quatre, sans s'occuper de savoir ce qu'il y avait dans son assiette. Mais s'il ne regardait pas la qualité de la nourriture, en quantité il n'était jamais satisfait, et ennuyait tous ceux qui vivaient dans la maison.

Tout avait été essayé pendant longtemps pour le dresser, mais en vain, et il n'y avait plus moyen de vivre avec lui, quand une charmante fille proposa d'en venir à bout pour qu'il quittât la maison. Alors qu'il était parti aux champs, elle prit un pourceau, le tua et le mit, peau et poil et le reste, dans un pouding au chocolat et le lui servit quand il revint à la maison. Il commença, comme à l'habitude, à avaler goulûment, mais quand il eut mangé ainsi pendant quelque temps, il ralentit son élan et, finalement, se tint tout tranquille, le couteau dans la main en regardant le pouding. Après être resté assis ainsi quelque temps, il dit : « Un pouding avec la peau ! et un pouding avec des poils ! et un pouding avec des yeux ! et un pouding avec des pattes dedans ! Eh bien ! trois fois j'ai vu grandir une forêt autour du lac Tiis, mais jamais encore je n'ai vu un tel pouding ! Au Diable, s'il veut rester ici à ma place ! ». En disant cela, il s'enfuit, et plus jamais n'est revenu.

La psychologie moderne nous a habitués à rechercher toujours une culpabilité. C'est, en principe, la mère de l'enfant qui pose un problème. Une des erreurs maternelles consiste à avoir négligé l'enfant, ce qui est une légère forme de rejet. Il n'en était guère autrement du temps des fées.

Une jeune femme dont le nom était Mary Scannel, et qui vivait avec son mari, autrefois, près du Castle Martyr, alla un jour, avec les autres, pour lier les gerbes de blé. Elle laissa son bébé, qu'elle nourrissait encore au sein, dans un coin du champ, tout à fait en sécurité, du moins le croyait-elle, enveloppé dans son manteau. Lorsqu'elle eut terminé le travail, elle revint à l'endroit où l'enfant se trouvait, mais, à sa place, elle découvrit quelque chose dans le manteau qui était la moitié à peine en taille de l'autre et qui hurlait si fort qu'on l'eût entendu à une lieue de là ...

Il ne servirait à rien de se faire des reproches, l'important est de retrouver l'enfant disparu. Accessoirement, la question se pose de savoir que faire du monstre, puisque, de toute évidence, le *changeling* en est un. Les voisines, les femmes et